

***JOURNAL D'UN TEMOIN***  
**LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES**  
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

**Du « *Journal* » d'un fugitif.**  
(Entre le 4 août et le 7 octobre 1914)

Monsieur Sire-Jacob se trouvait en villégiature dans le joli village de Vresse-sur-Semois (Ardennes) avec son épouse et son petit-fils Georges, un garçonnet de huit ans, quand l'invasion inattendue de la Belgique le mit dans l'impossibilité de regagner Bruxelles, où il réside habituellement. Privé de communications dans ce pittoresque petit coin, il eut la bonne idée de noter au jour le jour ce qui se passait autour de lui, les nouvelles qui parvenaient à ses oreilles – fausses ou vraies – et les incidents survenant dans sa propre vie de confiné. Ces notes constituent un ensemble d'un véritable intérêt, précisément parce que, écrites minutieusement, il ne laisse rien échapper, qu'elles reflètent bien l'état des esprits et ne dédaignent même pas les plus grotesques inventions qui ont circulé à cette époque.

Le *journal* commence le 4 août (1914), nous racontant les premières angoisses de la petite agglomération où la nouvelle de la guerre éclate comme une bombe, provoquant une terrible indignation contre les Allemands, L'hôtelier Grandjean, bourgmestre de la commune, le précepteur Loubet, le meunier Cognant et Sire-Jacob sont les personnes bien

informées du village, les commentateurs des événements et ceux qui conseillent aux habitants de se ravitailler en vivres, pronostiquant la pénurie, qui ne devait pas tarder. Ensuite arrive à Vresse le général français Charles Mangin, annonçant le passage d'une colonne de secours, qui accourt à Liège, à marche forcée, et le bourgmestre fait sonner le tocsin pour réquisitionner des logements pour tant d'hommes. Une partie du 45<sup>ème</sup> de ligne s'installe à Vresse, arrivant de Charleville. Transformé de la sorte en campement, le village présente une animation extraordinaire ; mais le lendemain, tôt le matin, les Français s'en vont et, sur le village, pèsent une solitude et un silence mortels, avec la menaçante rumeur que les uhlands approchent ...

Dès le premier moment, on rationne le pain, parce qu'il n'arrive plus de farine de Bruxelles ni de Liège. Les Allemands doivent avoir effectivement coupé les communications ... En revanche, des nouvelles circulent dont l'in vraisemblance même sont rassurantes pour la population : l'Allemagne a déclaré la guerre à l'Italie, ce qui revient à courir à sa perte; le *kronprinz* a été très gravement blessé à Liège ; Mulhouse a été prise ; on craint pour la raison du *kaiser*. Et tout cela c'est le brigadier du peloton de chasseurs français à cheval qui le dit ...

Après, il règne un calme tel que, si on ne voyait pas, de temps en temps, la casaque bleue et le pantalon rouge d'une sentinelle française entre les bosquets du pont de Laforêt, on ne dirait pas que près

d'un million d'hommes sont en train de se tuer à ces moments-là.

L'école de Loubet fonctionne mais les enfants se montrent distraits, agités, nerveux ...

Entretemps, la guerre approche, les combats sont toujours plus proches, le village est traversé par des milliers de soldats, par de la cavalerie, des canons, et cela se répète presque quotidiennement jusqu'au 23 août. Mais, puisque l'on arrive à cette date, je cède la parole à Sire-Jacob, qui va nous dépeindre avec vigueur les mésaventures d'une famille de fugitifs.

\*

« Les passages de troupes sont tellement nombreux que je ne peux plus les compter. C'est un branle-bas de combat, d'ordres et de contre-ordres, de marches et de contre-marches. Cela donne une impression d'incertitude et d'incurie ...

Les blessés arrivent par charrettes.

A deux heures de l'après-midi, le 135<sup>ème</sup> français, décimé, se replie sur Vresse. Il est resté sous le feu du canon depuis cinq heures du matin. Fauché par l'artillerie allemande, il a dû être remplacé par le 77<sup>ème</sup> qui, après avoir subi le même sort, a cédé la place au 90<sup>ème</sup>. On dit que les Allemands ont été arrêtés à Bièvre (N.d.T.), mais on voit bien que c'est la déroute !



Quel lamentable défilé ! Les hommes morts de fatigue, sales, noirs de poudre ; des blessés dans les rangs ; un colonel, rigide sur son cheval, le visage couvert de pansements ensanglantés ; une mitrailleuse tirée sur une petite charrette ; de nombreux soldats sans képi, un autre avec le bras en écharpe, quelques-uns sans souliers, sans armes.

L'un d'eux me parle. Il a deux balles dans le bras et un éclat de grenade lui a détruit le talon mais il chemine sur la pointe du pied.

Tous sont d'humeur sombre. Ils prétendent que l'on a sacrifié leur régiment et que l'artillerie qu'ils attendaient n'est pas arrivée. Il n'y a pas beaucoup de survivants ...

En effet, l'artillerie qui devait les appuyer arrive à l'instant même par le pont de Laforêt, avec huit heures de retard parce qu'elle s'est égarée. Elle progresse sur la route de Membre.

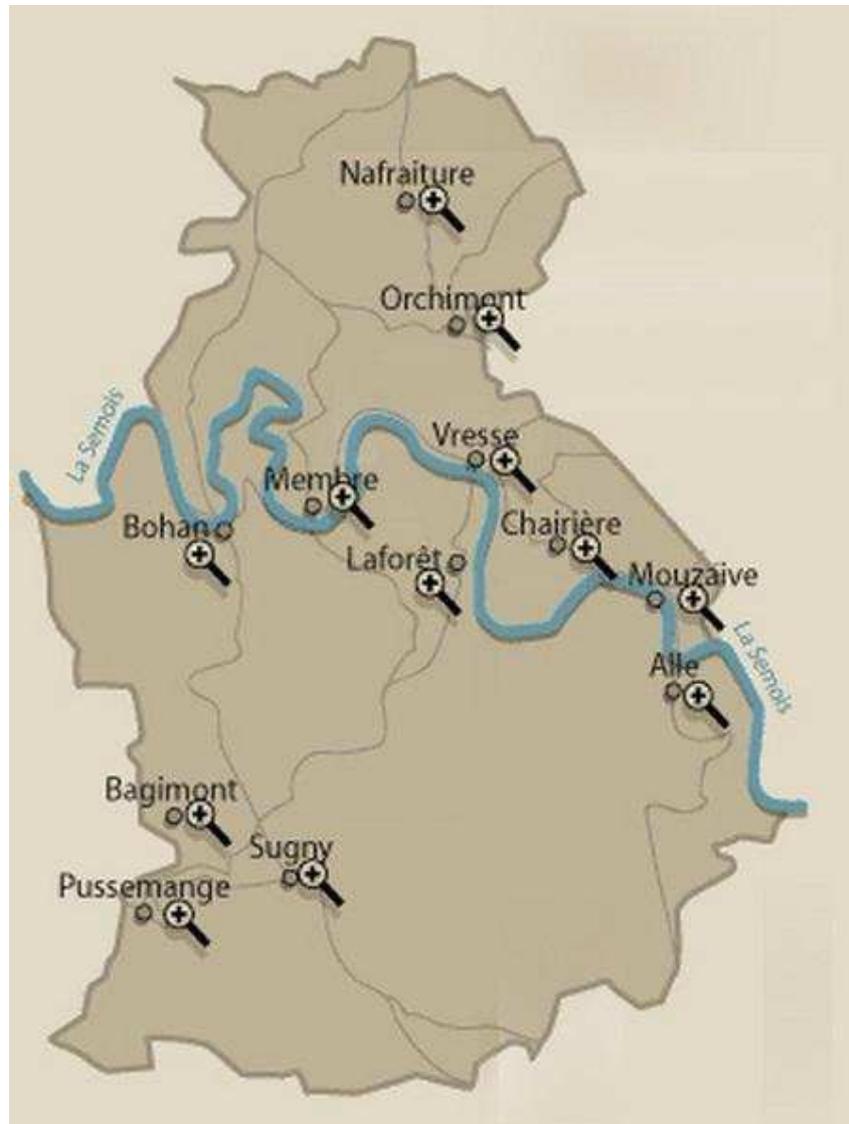
Etant donné que le champ de bataille approche, nous songeons à fuir.

L'état-major qui se trouvait à Houdremont (**N.d.T.** : près de Gedinne) s'est replié sur Vresse. Il est dans la maison de Grandjean. Tant qu'il ne se retire pas, nous pouvons être tranquilles ...

S'il faut prendre la fuite, Cognant, Loubet et moi résolvons que nous irons camper quelques jours dans les gorges de Rebey. Les Sergeant et les Charinval nous suivront. Nous emporterons des provisions pour quelques jours et nous vivrons dans le bois, étant ainsi à l'abri si les Allemands passent.

Nous donnons à l'ambulance tous les médicaments que nous possédons. J'aide à retirer les

bancs de l'école pour faire de la place aux blessés, qui arrivent en grand nombre. Quelques-uns sont envoyés à Laforêt.



Quelle journée ! Nous sommes éreintés à force de courir à droite et à gauche, de demander des nouvelles à tous ceux qui passent et de discuter de ce que nous devons faire.

Les habitants de Petit-Fays fuient.

Bièvre est en train de brûler et on parle de nouvelles atrocités commises par ces barbares.  
**(N.d.T.)**

Le chemin de France est inaccessible, complètement obstrué par des troupes en retraite. Par où passer pour aller de ce côté ? Notre résolution de rester dans les environs paraît la plus sensée, puisqu'il faut abandonner le village.

Les Français occupent les hauteurs vers Laforêt et ont creusé des tranchées derrière le pont, comme pour le défendre. Nous allons être pris entre deux feux et le village sera bombardé ...

A cinq heures, nous savons que l'on canonne Petit-Fays et que Monceau-en-Ardenne brûle. L'état-major français se met en route vers Sugny !

Cognant charge la petite charrette de vivres et de couvertures.

- *J'en prends aussi pour vous* – nous dit-il.

Les Sergeant viennent se joindre à nous mais, en montant dans la charrette, Cognant déclare qu'il va nous conduire à Sugny.

Loubet, le maître d'école, refuse d'aller de ce côté-là et moi également. Nous disons que demain nous devons fuir de Sugny et que ce serait une histoire sans fin. Nous retirons rapidement nos valises de la petite charrette et regagnons la maison, Loubet, sa famille, mon petit-fils Georges, mon épouse et moi. Les Cognant partent avec les Sergeant et leurs cousins ...

On évacue les blessés de l'école ; l'un d'eux mourra sûrement avant d'arriver à Sugny. Les charrettes de blessés continuent à se succéder, traversant le village.

J'insiste pour que nous nous y mêlions tout de suite afin de choisir un campement dans le bois avant la tombée de la nuit, mais Loubet semble ne pas vouloir et trouve toujours un prétexte pour nous faire attendre.

Le village est abandonné. Il n'y reste que le charretier et Séraphin.

Nous finissons par décider de partir, nous aussi, mais il est déjà relativement tard pour nous enfoncer dans des bois aussi sombres.

Nous emportons du linge blanc, des médicaments, des chaussures à crampons, un pain, des couteaux, un paquet de bougies ... Loubet a quelques provisions.

Nous traversons le pont de Laforêt, derrière lequel sont embusqués quelques Français. Sur les hauteurs, à droite, brillent les canons des fusils et les mitrailleuses.

Passé Laforêt, nous rencontrons le curé qui fuit également et, ensuite, Dubruck et sa soeur, chargés de leur linge. Le village est encombré de véhicules. Tout le monde fuit. Quantités de charrettes, chargées de blessés aux pansements ensanglantés, qui gémissent plaintivement, obstruent la route. Nous nous faufileons entre elles et les têtes des chevaux, tentant de ne pas voir tout ce sang, mais nous ne pouvons pas éviter les gémissements et les cris : « *De l'eau ! De l'eau !* ». C'est horrible.

Nous finissons par échapper à ce spectacle, nous enfonçant dans le bois par la côte de Rabey. Il fait déjà

nuit. Il règne une chaleur pesante. Nous sommes éreintés et, au loin, l'horrible transport des blessés se poursuit ...

Deux kilomètres à l'intérieur du bois, nous rencontrons des habitants de Laforêt et de Petit-Fays, qui campent, eux aussi. La nuit est d'un noir d'encre.

Nous nous couchons dans les mauvaises herbes, au bord d'un sentier de bûcherons. Au loin, vers le nord et vers l'Est, la canonnade continue, éprouvante pour les nerfs. Nous faisons dormir notre petit-fils dans son manteau, lui laissant le pain comme oreiller. Tout au long du chemin, on aperçoit des formes humaines étendues.

C'est sinistre !

Mon épouse tente inutilement de dormir dans les fourrés ; je me couche également, me servant de la valise comme oreiller, mais ne tarde pas à me sentir endolori. Les couvertures sur lesquelles nous comptons, c'est Cognant qui les a.

On perçoit des bruits sinistres dans le bois. Les chouettes hululent et, à chaque craquement des branches, bondissant, je me mets aux aguets. Il me semble que l'on marche autour de nous ... Au fond de la vallée, on entend des sabots de chevaux ... Quelle angoisse !

A deux heures du matin, en face de nous, sur l'autre versant, l'important petit village de Alle commence à brûler. C'est un foyer intense, qui fait frémir. La canonnade a cessé.

Nous nous mettons à espérer que l'ennemi aura

été repoussé et que nous pourrions retourner à Vresse lorsque, dans le village, éclatent des fusillades et des crépitements de mitrailleuses.

Les heures de la nuit s'écoulaient lentement. Il fait froid. Nous craignons la pluie et les uhlands. Je me promène sur le sentier, dans l'obscurité, fumant des cigarettes. Mon épouse fait preuve d'un courage extraordinaire et le communique aux autres. La vieille mère de Loubet est étendue sur une couverture ...

Vers trois heures et demie, le ciel s'éclaircit enfin vers l'Est ; à quatre heures, il fait presque jour et nous distinguons ceux qui ont campé près de nous.

Au lever du jour, quelques habitants de Laforêt, qui s'étaient éloignés du campement reviennent en disant que les balles ont sifflé à leurs oreilles. Loubet décide de descendre dans la vallée en portant sa vieille mère et nous parcourons deux autres kilomètres. La canonnade a repris. Nous nous arrêtons un moment pour préparer du café sur un feu qu'allume Dubruck.

La vieille Loubet s'évanouit de fatigue. Je lui donne un peu d'éther à respirer et elle revient à elle, mais je crains pour sa vie.

Le temps passe. Nous sommes nerveux à cause de cette nuit blanche et nous ne voulons pas en passer une autre semblable, surtout pour le petit. Mon épouse et moi décidons de retourner à Vresse et, s'il n'était pas possible d'y pénétrer, de poursuivre à pieds jusqu'à Sugny. Loubet prend sa mère moribonde sur ses épaules et descend au fond de la

vallée, où d'autres voisins ont fait des feux de bois. C'est ainsi que nous nous séparons, sans même nous dire au revoir ...

Nous mangeons un petit gâteau sec que nous avait donné Madame Loubet et nous mettons en marche pour Vresse, tout en restant dissimulés dans le bois. Un avion allemand plane au-dessus de la côte. Les Français ont dégarni les hauteurs, se repliant vers Sugny. Le village, vu de loin, semble tranquille. C'est un cimetière.

Un officier français, que nous rencontrons sur la route de Charleville et qui se retire avec ses troupes, couvrant la retraite, nous dit de ne pas aller à Vresse où, la veille au soir, il y avait des uhlans, qui ont ouvert le feu sur eux. Il nous conseille d'essayer de passer en France.

Ainsi, à 8 heures du matin, nous abandonnons les hauteurs de Laforêt et suivons la file de soldats, qui se retirent sur Sugny. Le soleil nous réconforte mais nous avons faim et sommes chargés de lourdes valises. Mon épouse ne flanche cependant pas. Les soldats nous laissent derrière eux. Nous sommes seuls sur le plateau ...

Sous une chaleur torride, nous parcourons le chemin de Sugny, où règnent un calme et un silence de mort.

A proximité de Sugny, nous rencontrons quelques zouaves et un fort parc d'artillerie, qui semblent attendre les Allemands. Ils vont les retarder.

Après avoir fait plusieurs haltes en cours de

route, nous atteignons enfin Sugny, éreintés. Mon petit-fils a marché comme un homme. Tout le monde fuit la commune. L'état-major français est déjà à Pussemange. L'hôtel où nous espérions manger n'a même plus une croûte de pain ; il va fermer ! Il se produit la même chose partout : il n'y a plus une miette ni un verre de bière, rien que de l'eau. On nous conseille de pousser jusqu'à Pussemange.

Nous partons en traînant les valises sous un soleil ardent et nous y arrivons à une heure et demie, morts de fatigue. Les gens du premier hôtel où nous entrons sont sur le départ pour la France. Nous parvenons à obtenir de la patronne qu'elle nous prépare le peu de café qu'il lui reste et nous y trempons les croûtes de notre pain, qui est dans un état pitoyable. Mon petit-fils supplie la patronne de ne pas s'en aller avant le lendemain, afin que nous ayons, ne fût-ce qu'aujourd'hui, un lit pour nous reposer. La femme finit par nous préparer une chambre à deux lits. Nous n'en pouvons plus. Jo (le petit-fils) résiste bien, cependant. Nous nous lavons et allons tenter de nous reposer un peu, quand on nous dit que les zouaves et l'artillerie vont se replier sur Charleville ...

Les gens de l'hôtel s'apprêtent à se réfugier dans les bois mais on nous informe que, à Gespunsard (**N.d.T.**), premier village français, il y a un train vicinal pour Charleville. Un fugitif nous signale que l'hôtel Grandjean, de Vresse, est en feu.

Nous décidons de fuir vers Charleville.

Exténués, les valises sur le dos, nous empruntons

à nouveau la route dardée par le soleil. Il est quatre heures, il semble que le train parte à 16h38 et que, malheureusement, nous devons parcourir quatre kilomètres. Nous ne l'aurons jamais !

Je n'en peux plus. Mon épouse m'aide à porter les valises. Jo se charge des cannes, des parapluies et de son manteau. Les zouaves viennent derrière nous. Il s'agit de ne pas nous laisser prendre de vitesse. Quelle fuite ! Nous ne sommes pas près de l'oublier ...

A la cantine de la gare de Gespunsard, il n'y a plus que de l'eau.



[www.delcampe.net](http://www.delcampe.net)

A part le gâteau sec du matin et le croûton de Pussemange, nous ne nous sommes rien mis sous la dent. Par chance, le train ne part finalement qu'à 17h15. Il ne va que jusqu'à Nouzon mais peu importe! Ce sera toujours cela de gagné.

Nous atteignons Nouzon (**N.d.T.**) à 17h40.



Après quelques échecs, nous parvenons à trouver un logement dans une petite auberge – l’hôtel Patinet – où l’on nous donne à manger. Nous allons ensuite nous coucher, éreintés.

Nous sommes tombés sur d’excellentes personnes, originaires de Bièvre, à qui nous devons, le lendemain matin, raconter toute notre odyssée et qui nous confirment qu’il n’y a plus de trains pour Charleville. C’est ici que nous apprenons que Bruxelles est occupée par les Allemands ... On nous dit, en outre, que les hauteurs de la Meuse, autour de Nouzon, sont garnies de Français retranchés.



Allons-nous tomber à nouveau en pleine bataille? Non ! Il faut fuir le plus vite possible.

Pendant que l’on nous prépare le petit déjeuner, je cours au commissariat, afin d’obtenir un permis de circuler sur la route de Charleville, décidé à partir à pieds ; à peine revenu à l’auberge, nous prenons

place à table, quand quelqu'un crie, depuis la place de l'hôtel de ville, en face de notre hôtel :



- *Les uhlands ! Les uhlands !*

Les gens courent. Nous nous précipitons à la fenêtre et nous voyons sur la place huit *hussards de la mort*, qui parlent avec le maire ...

Décidés à partir malgré tout, nous nous dirigeons vers le passage de la Meuse, parce que l'on a fait sauter le pont de Nouzon. Mais les *bacs* ne fonctionnent déjà plus.

Nous devons, donc, emprunter le chemin d'Aiglemont, en passant au préalable par la rue qu'occupent les hussards. Nous nous dirigeons vers la gauche des cavaliers, qui attendent pendant que deux officiers, pieds à terre, observent les hauteurs avec leurs jumelles.

Mon épouse a soudain la curieuse idée de demander aux Prussiens ce qu'ils nous conseillent de faire et elle se dirige vers un cavalier, qui l'envoie aux officiers. Je me suis arrêté de l'autre côté de la rue, avec Jo et les valises.

En voyant que mon épouse parlementait longuement avec un des officiers, je confie les bagages à Jo, traverse la rue et m'approche de l'autre officier. Ce dernier, un grand gaillard robuste, me dit dans un assez bon français de ne pas nous rendre à Charleville parce que la ville est pleine de troupes françaises.

- *Regagnez la Belgique, c'est la meilleure chose à faire* – ajoute-t-il.
- *Mais c'est la faim qui nous attend là-bas !* – dis-je –. *Vous avez tout emporté.*
- *C'est fort possible* – me répond-il en souriant –. *Mais, que voulez-vous ! C'est la guerre !*

Mon épouse leur demande un sauf-conduit pour traverser les lignes ; mais ils ne peuvent pas nous en octroyer un parce que cela ne relève pas de leurs attributions. L'autre officier, le plus petit, conseille à mon épouse que nous restions à Nouzon.

- *Nous ne ferons pas beaucoup ici* – ajoute-t-il textuellement –. *Nous ne brûlerons qu'un village.*

Au même instant, on entend le bruit de fusils que l'on arme et des cris de soldats français qui accourent. Le plus petit des officiers ne fait qu'un bond jusqu'à son cheval ; le plus grand me

repousse d'une bourrade et se précipite également mais n'atteint pas le sien et poursuit à pieds les éclaireurs allemands, qui s'échappent à bride abattue.

Nous nous trouvons entre les Français qui tirent et les hussards qui fuient.

- *Enfuis-toi, mon chéri !* – crie mon épouse à Jo.

- *Par la petite rue !* – lui dis-je à mon tour.

Et nous traversons la rue en courant, au milieu d'une grêle de balles. Un miracle que nous n'ayons pas été tués ...

Mais il faut récupérer les valises, qui sont restées sur la route principale ; je sors de la ruelle pour aller les prendre, sous la fusillade, sans savoir ce que je fais ... Mais je ne suis pas touché et, finalement, nous parvenons à trouver refuge à l'auberge.

Un quart d'heure plus tard, nous voyons revenir un prisonnier : l'officier allemand qui m'avait bousculé et qui, par ma faute, n'avait pas pu atteindre à temps son cheval ...

Un hussard a été tué.

Le maire fait annoncer qu'il faut s'enfermer chez soi et ne pas circuler dans les rues, car les Prussiens vont arriver en nombre.

Nous sommes à nouveau bloqués et, une nouvelle fois, au milieu de la bataille.

Vers dix heures, les Prussiens arrivent et sont reçus par un feu nourri : les mitrailleuses,

dissimulées sur les hauteurs du bois leur tirent dessus. C'est un moment d'angoisse.

Une demi-heure plus tard, la fusillade s'éloigne vers Aiglemont.

A cinq heures de l'après-midi, tout est tranquille et je me risque à sortir sur la place. Deux cadavres prussiens sont étendus sur le chemin de Neufmanil.

Le commissaire de police a pris la fuite. Cela affole d'autant plus la population que le maire a fui avant lui. Tout le monde prend la poudre d'escampette.

Le lendemain, à sept heures du matin, nous voyons sur la place cinq hussards, qui sont venus pour enterrer leurs morts d'hier. Ils réquisitionnent des hommes et une charrette pour les emporter. Mais, en les examinant, ils constatent qu'un pillard a volé les montres et l'argent des cadavres. (Cela va nous coûter cher !)

A sept heures et demie, ils s'en vont. Nous nous croyons définitivement débarrassés d'eux et nous prenons le petit déjeuner, les fenêtres ouvertes, dans le salon qui donne sur la place, en compagnie de la patronne, sa fille et la grand-mère, qui ne veulent plus être séparées de nous. Au beau milieu du repas, un obus s'écrase sur l'hôtel de ville, à dix pas de l'hôtel. Nous sursautons. Malgré mes exhortations au calme, tout le monde se précipite à la cave, où nous finissons par nous tapir, tous. A peine arrivés là, une nouvelle explosion, épouvantable. Les vitres volent en éclats et nous entendons que la mitraille

lacère les murs. Jo se met à pleurer et mon épouse le prend dans ses jupes. Le découragement m'envahit, persuadé que, cette fois, nous allons mourir, et je dois faire un effort pour ne pas flancher. Madame Patinet pleure, elle aussi ...

Un troisième coup de canon met le feu à la mairie. Je monte au grenier de l'auberge, au risque d'être tué, pour voir si elle brûle également. Elle est encore intacte ... Le quatrième tir frappe le toit de la mairie. Le cinquième est encore plus épouvantable ...

Il est huit heures et demie du matin. Nous avons de la fièvre. Je me rends au premier étage pour aller chercher le manteau de mon épouse, qui grelotte ; quant à moi, je suis en transpiration ... Le bombardement cesse avec le cinquième tir. En passant par le rez-de-chaussée, je m'approche des verrières pour voir la place. L'hôtel de ville brûle, les vitres éclatent ... C'est le moment de fuir pour ne pas être brûlés vifs ...

Nous nous réfugions à la pharmacie de M. Jacquemart et, là, nous apprenons que le général commandant la colonne prussienne a envoyé au maire un message, lui faisant savoir que, dans la mesure où des particuliers avaient fait feu sur les troupes et que ses morts avaient été dévalisés, la ville allait être punie et que, si cela se reproduisait, il se verrait obligé de la raser. L'adjoint du maire, qui avait reçu le message, n'avait pas averti les habitants! ...

Après midi seulement, les habitants, tranquilisés, tentent de circonscrire l'incendie avec une lance à main et ils y parviennent vers trois heures de l'après-midi. »

\*

Après ces mésaventures et beaucoup d'autres, les fugitifs parviennent à regagner Vresse, déprimés à l'idée que les Français sont en déroute et non sans lutter contre de grandes difficultés. Ils ont retrouvé leur petite maison dans un état déplorable, chambardée par les Allemands, qui y ont séjourné durant deux jours et une nuit. Ils y restent, subissant toutes sortes de privations, continuellement réquisitionnés par les forces ennemies, entendant le canon qui tonne sans cesse, jusqu'au 7 octobre, où ils mettent la conjoncture à profit pour regagner Bruxelles via Dinant et Namur.

Ils passent la nuit à Gedinne et, le lendemain matin, ils partent à bord d'une diligence à six places, dans laquelle voyagent également deux femmes, mère et fille, et un jeune homme, qui va à Houx.

Cette malheureuse, qui vivait à Houx, près de Dinant, était batelière de la Meuse et était partie à pieds avec sa fille, à la recherche de son fils, qui était sur un bateau près de Charleville. Arrivées dans cette ville, après avoir trouvé le jeune homme, ils furent tous trois entraînés jusqu'à Reims par les Allemands et, de là, à force de subterfuges et de privations, ils purent revenir jusqu'à Gedinne, en

marchant durant dix-sept jours ... Ils retournaient à Houx, en espérant que leur maison n'avait pas brûlé ... mais une désillusion les attendait parce que le joli village est presque complètement détruit.

Tout au long du chemin, ils ne rencontrent par ailleurs que des ruines.

A Anseremme, le désastre est épouvantable. On peut dire que la localité a cessé d'exister. Le superbe pont sur la Meuse a sauté et les Allemands tentent de le rendre accessible. De Anseremme à Dinant, ils circulent entre deux monceaux de décombres. Dinant est tragique (**N.d.T.**). Tout a été brûlé, anéanti. Le pont, l'église, l'hôtel de Postes, l'hôtel de La Tête d'Or, tous les magasins de *couques* (spécialité de Dinant, dont j'ai parlé en une autre occasion ; **N.d.T.**), forment un seul amas informe et calciné ; et, sur tout cela, est déployé le drapeau de la Prusse.

Après de graves difficultés avec les sentinelles allemandes, ils parviennent à aller jusqu'à Profondeville, en longeant la rive gauche de la Meuse, laissant derrière les ponts qu'a fait sauter la défense. A Jambes, ce n'est qu'un arc du pont mais cent cinquante maisons ont brûlé. Ils traversent ensuite le fleuve sur un *bac* et se rendent à pieds à la gare, en quête d'un logement.

« Un *marollien* nous y interpelle, nous invitant pittoresquement à faire halte à l'hôtel, que lui-même a choisi. C'est un cocher bruxellois qui, depuis trois semaines, fait des trajets aller-retour de Bruxelles à

Namur, amenant et emportant des passagers.

Vers 8 heures du matin, le lendemain, ils partent de Namur et le *marollien* prend les devants avec son *break* et dix passagers, assurant que la diligence pourra passer ainsi de toutes parts.

Peu avant Gemappes, à un carrefour, un détachement de uhlans se précipite sur nous au galop.

- *Halte !* – crie l'officier.

Les attelages s'arrêtent et l'officier nous demande où nous allons.

- *A Namur* – répond le *Brusseleer*.

L'Allemand se met à rire et, non content de son absurde réponse, le *marollien* descend de son siège pour l'exhiber à l'officier et, quand il va le lui présenter, un âne, qui était dans un petit champ proche de nous, se met à braire.

- *En voilà un autre qui veut nous dire bonjour* – nous dit le Bruxellois avec son accent comique.

L'officier se remet à rire et les uhlans éclatent de rire, ce dont le cocher profite pour regagner son siège et reprendre la marche, en s'exclamant :

- *Eh bien, eh bien ! Au revoir !*

Après avoir mangé frugalement en cours de route, nous atteignons Marbaix, où nous rencontrons le poste le plus difficile du voyage. Notre *Brusseleer* exhibe son passeport en disant que la diligence est également à lui que c'est son aide qui la conduit. A une observation du capitaine, étonné que les passagers n'aient pas de passeports, le cocher réplique :

- *Que veux-tu, monsieur ; s'ils sont bêtes ... !*

Le capitaine ne sourcille pas et vient examiner notre diligence ; je lui présente le certificat qu'avait délivré le bourgmestre Grandjean. Il se fâche, me dit qu'il faut un passeport allemand, que l'ordre est formel ; à quoi je lui réponds très fraîchement que personne ne m'a réclamé une telle chose, ni à Dinant, ni à Namur, ni nulle part.

- *La preuve en est que je suis arrivé tranquillement jusqu'ici.*

Le raisonnement le laisse perplexe. Il me regarde avec des yeux scrutateurs et je soutiens sereinement son regard. Il inspecte ensuite nos bagages et finit par dire :

- *Passez ! C'est bon pour cette fois ...*

Le *marollien* offre une cigarette au soldat le plus proche, le capitaine s'écarte et nous reprenons notre route vers Bruxelles,"

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo (37)* », in LA NACION ; 23/04/1915.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo (38)* », in LA NACION ; 24/04/1915.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo (39)* », in LA NACION ; 25/04/1915.

## Notes du traducteur (N.d.T.) :

<http://www.patrimoineculturel.org/index.php?page=villes-et-villages-martyrs>

Yvon BARBAZON, « *Réflexion sur la bataille de Bièvre du 23 août 1914* » in **Bulletin communal d'information** ; Bièvre ; mai 2014, page 15.

<http://www.bievre.be/medias/pdf/bulletin-cml/bievre67%20%281%29.pdf>

Vallées de l'Ardenne namuroise :

<http://www.ardenne-namuroise.be/fr/accueil.html?IDC=25808>

<http://www.vresse-sur-semois.be/loisirs/tourisme/nos-villages>

« *Lors de l'invasion allemande en 1914, 126 habitants de Monceau et Petit-Fays se sont enfuis sur des chariots, transportant enfants, malades et personnes âgées. Ils y restèrent plusieurs jours, le temps que des troupes de Uhlans quittent les villages. De leur cachette, ils ne pouvaient être inquiétés par les soldats du Kaiser qui se dirigeaient vers la France toute proche.* »

Madame Alice Martin se souvient de ce qui s'est passé le 23 août 1914, à l'aube de la Première Guerre mondiale :

*« Nous habitons le village de Monceau. Dès que l'on annonça l'arrivée imminente des envahisseurs dont on nous avait dit le plus grand mal, on nous a installés, nous les enfants, sur une charrette de M. Félicien Maldague. Son attelage, tiré par deux robustes chevaux ardennais, nous conduisit à la Roche Mouselle. Pendant ce temps, les combats avaient commencé. Le 25 août à Petit-Fays, position toujours tenue par l'armée française, deux officiers s'étaient arrêtés à l'Hôtel de la Vallée. Ils avaient attaché leurs montures à proximité de l'église toute proche. Soudain, les Allemands entreprirent de pilonner cette position. Un obus éclata près de l'édifice religieux. Terrorisés, les deux chevaux brisèrent leurs liens et s'enfuirent à travers la campagne. La vie s'était organisée à la Roche Mouselle. Pendant que l'on préparait le repas du soir, les 40 enfants jouaient devant la grotte. M. Maldague inquiet par le bruit des obus qui éclataient dans les villages tout proches, sortit de l'abri et nous ordonna de rentrer au plus vite pour réciter le chapelet. A peine le dernier bambin eut-il quitté le chariot, que les deux chevaux des officiers français s'écrasèrent sur l'attelage. Ils avaient couru à travers champs et bois pour déboucher au-dessus de la Roche Moselle. Evidemment, l'invitation du mayor à nous mettre à l'abri pour prier a été interprétée comme un signe du Ciel. Un miracle destiné à épargner les enfants qui jouaient là. Sans cela, c'est vrai, plusieurs d'entre nous auraient perdu la vie ...»*

<http://www.bievre.be/page/petit-fays.html>

**VINGT-DEUXIEME RAPPORT**  
**SUR LA VIOLATION DU DROIT DES GENS EN**  
**BELGIQUE : Destructures et massacres dans**  
**la province de Namur, pages 105-106 :**

« (...) Dans la province de Namur, indépendamment des villages de Romedenne, d'Onhaye, d'Anthée, de Sorinnes, auxquels fait allusion M. le Procureur du Roi de Dinant, des villes de Namur, de Tamines, d'Ardenne, de Dinant, des communes de Surice, d'Hastiè-re-par-delà et d'Hermeton, dont s'occupe notre onzième rapport, de nombreux villages ou hameaux ont été presque totalement détruits.

Il en est ainsi d'Auvelais, de Spontin, Maurenne, Willersée, Villers-en-Fagne, Franchimont, Frasnes, Morville, Dourbes.

Les localités suivantes sont, en outre, partiellement incendiées : **Monceau**, Louette-Saint-Pierre, Bourseigne-Neuve, **Bièvre**, Biesme, Silenrioux, Ermeton-sur-Biert, Stave, Oret, Mariembourg, Bonnines, Bouge, Waulsort, Arsimont et Saint-Gérard.

Un nombre très important d'autres localités comptent un chiffre parfois très élevé de maisons incendiées.

En dehors de quelques cas fort rares où l'incendie a été causé par des obus au cours des combats, tous ces sinistres sont criminels ; le feu a été mis volontairement avec intention de détruire.

Un grand nombre d'églises, dans le diocèse de

*Namur, ont été volontairement incendiées, notamment celles de Dinant (Notre-Dame), de Walcourt (Notre-Dame), de Spontin, de Saint-Nicolas (Dinant), de Saint-Pierre (Dinant), de Frasnes, de Porcheresse (Wellin), d'Ethe, de Surice, d'Évrehailles, de Romedenne, de Willersée.*

*Beaucoup de maisons presbytérales, avec leurs archives locales parfois si intéressantes, ont été détruites, notamment à Izel, Hermeton-sur-Meuse, Jamoigne, Hastière-par-delà, Ethe, Assenois, Dorinnes, Tintigny, Louette-Saint-Pierre, Aisemont, Villers-en-Fagne, Saint-Vincent, Biesme, Spontin, Framont, Jehonville, Houdemont, Willersée. »*

Carte postale de Gespunsard :

<http://www.delcampe.net/page/item/id,102225330,var,ELE-26-CPM-GESPUNSARD-CENTRE-VUE-AERIENNE-08,language,F.html>

Cartes postales de Nouzon(ville) :

<http://www.notrefamille.com/cartes-postales-photos/cartes-postales-photos-NOUZON--La-Gare--Vue-Interieure-08700-NOUZONVILLE-08-ardennes-364757-60814-detail.html>

Les tirages sur papier photo sont d'une netteté excellente et la mention **notrefamille.com** n'apparaît pas.

Dinant dans l'oeuvre de Roberto J. Payró :

PAYRO ; « *Visiones y lecturas (07) : Criollos en Bélgica. IV La Ruta de Dinant* », in LA NACION ; 15/11/1913.

PAYRO ; « *Dos representantes argentinos muertos en la guerra* », in LA NACION ; 17/11/1914. La traduction peut être consultée à :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141020%20PAYRO%20DEUX%20REPRESENTANTS%20ARGENTINS%20TUES%20DANS%20LA%20GUERRE.pdf>